Opera double N° 37.

Michel Ange

opera en un acte

Duprélyon

MICHEL-ANGE,

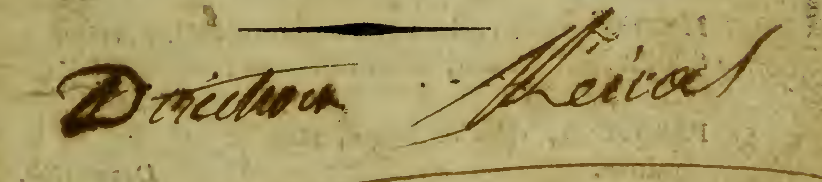
OPÉRA,

EN UN ACTE, EN PROSE;

Paroles de E. J. B. Delrieu.

Musique de Nicolo Isouard.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre Faydeau, le 20 frimaire, an 11.



A PARIS,

Chez Barba, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, nº. 51.

An XI. (1802)

Au Citoyen COLLIN,

Conseiller d'État, Directeur général des Douanes.

CITOYEN CONSEILLER D'ÉTAT,

L'estime dont vous m'honorez, l'intérêt que vous daignez prendre à mes faibles succès, tout me faisait un devoir de vous en témoigner ma reconnaissance. Vous venez de m'en fournir l'unique moyen. Je m'empresserais de saisir cette heureuse occasion pour rendre hautement justice à vos éminentes vertus, si je ne savais que plus l'éloge est mérité, plus il pèse à la modestie. Je me bornerai donc à vous remercier d'avoir bien voulu agréer l'hommage de *Michel-Ange* et de m'avoir permis de faire paraître sous vos auspices cet ouvrage, que votre indulgence a daigné applaudir.

J'ai l'honneur de vous saluer avec respect,

DELRIEU.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MICHEL-ANGE, peintre, âgé de 24 ans.	MM. *Elleviou.*
SCOPA, picturomane, tuteur de Fiorina, âgé de 45 ans.	*Chénard.*
PASQUINO, valet de Scopa, niais et poltron.	*Dozainville.*
FIORINA, maîtresse de Michel-Ange, fille de Pérugin.	Mmes. *Scio-Messié.*
ZERBINE, servante de Fiorina, paysanne.	*St.-Aubin.*
LÉONARD, peintre.	
Chœur de peintres.	

La scène est à Florence, dans l'attelier de Pérugin, occupé par Scopa.

MICHEL-ANGE.

Un cabinet de chaque côté, celui qui est à droite est sur l'avant-scène et est fermé par une porte à vître. Deux autres portes, l'une au fond qui laisse voir le jardin; l'autre à droite, par où on doit toujours entrer quand on vient de la rue.

Deux portraits de femmès mal faits, l'un représentant Fiorina, l'autre une vieille baronne; le portrait de Fiorina doit être renversé et appuyé contre la table de travail.

Un grand tableau dont l'esquisse est bien et tout le reste mal. Il représente l'Ange exterminateur, dont la tête n'est qu'ébauchée.

Une grande statue du diable.

Quelques autres statues et tableaux, les uns bons, les autres mauvais.

Deux tables, sur l'une est un dessin et un crayon, sur l'autre sont des fonds de tableau à poncer, la pierre ponce, etc.

Deux palettes, l'une chargée par Scopa, l'autre non chargée.

Un devidoir, un chevalet sur lequel Michel-Ange et Scopa mettent le portrait de Fiorina, le premier pour le corriger, le second pour le présenter à sa pupille.

Un essuie-pinceau, un appuie-main, une boîte à couleurs, une escabelle de bois placé entre le grand tableau et la statue du diable.

SCENE PREMIÈRE.

(*Au lever de la toile on voit Fiorina assise et occupée à dessiner.*)

DUO.

FIORINA, *seule d'abord, avec tristesse.*

Douce mélancolie!
Descends dans mon cœur.

De mon ame attendrie
Charme la douleur ,
(*elle se remet à dessiner.*)

SCENE II

FIORINA, ZERBINE, *accourant.*

ZERBINE, *gaiement.*

(*Elle apporte un paquet de fil et court à son devidoir sans voir d'abord Fiorina.*)

Amour ! douce folie !
Règne dans mon cœur ;
Il n'est point dans la vie
Sans toi de bonheur.

FIORINA.

J'ai perdu ce que j'aime ;
Je l'aimerai toujours.

ZERBINE. *voyant Fiorina et allant a elle.*

Cherchez, cherchez de même
De nouvelles amours.

FIORINA.

Dans ma douleur profonde
Je ne puis plus aimer.

ZERBINE.

N'est-il donc rien au monde
Qui puisse vous charmer ?

FIORINA.

Non, non !...

ENSEMBLE.

FIORINA.

Douce mélancolie !
Règne dans mon cœur.
De mon ame attendrie
Charme la douleur.

ZERBINE.

Amour ! douce folie !
Règne dans mon cœur.
Il n'est point dans la vie
Sans toi de bonheur.

FIORINA.

Orpheline et captive dans la maison de mon père, dont le génie revit dans cet attelier, soumise aux loix d'un jaloux qui dut être mon protecteur, depuis deux ans séparée d'un mortel adoré, depuis six mois privée de ses nouvelles, la mort seule manquait à mon infortune.

ZERBINE, *riant.*

Je vous admire, mademoiselle !

FIORINA.

Epargne-moi ta gaîté, Zerbine !

ZERBINE, *quittant son devidoir.*

Soit ; parlons raison. Dites-moi : votre tuteur connaissait-il le seigneur Michel-Ange ?

FIORINA.

De réputation, beaucoup ; de figure, nullement. Du vivant de mon père, mon tuteur n'était jamais venu à Florence ; quand il y vint, Michel-Ange, jeune encore, mais déjà célèbre, avait été demandé par Charles-Quint. Cédant aux vœux de ce grand roi, il partit pour l'Espagne dans l'espoir de mériter ma main. Il y était allé chercher la gloire, la fortune ; est-il bien certain qu'il y soit mort ?

ZERBINE.

Comment, mademoiselle ! quand votre tuteur vous l'a assuré, vous en doutez encore ?

FIORINA.

Je l'avouerai, depuis le jour où j'ai appris de lui cette nouvelle fatale ; la douleur me poursuit, mais l'espoir ne m'a pas encore abandonnée.

ZERBINE.

Le seigneur Scopa semble aussi très-chagrin de la perte de ce grand peintre.

FIORINA.

Manie !... Vivant, il le décriait ; mort il l'admire ; oh ! c'est la règle.

ZERBINE.

Ce pauvre seigneur Scopa ! vous ne l'aimez guère, mademoiselle ? qu'avez-vous donc à lui reprocher ?... Sa jalousie ? Il est vrai qu'il vous cache à tous les yeux ; . . . mais il vous aime tant ! Son âge ?... il n'est pas si vieux cet homme-là... son caractère ?... il est vif, emporté, mais au fond n'est-il pas bon, sensible, généreux ! . . . (*regardant le grand tableau.*) Ah ! . . . sa fureur de peinture ? . . . En effet, ses ouvrages pour lui sont des chefs-d'œuvres, et ceux des autres ne valent rien. . . C'est une manie, mais elle est excusable ; elle vient de son amour pour vous. D'ailleurs, depuis deux ans il vous tient lieu de père, et ses soins, ses bienfaits...

FIORINA.

Me sont chers ; mais son amour ! je ne puis me résoudre à lui appartenir... Mon père, en me destinant au peintre le plus célèbre, me désigna lui-même Michel-Ange. Un jour il me le présenta et me dit : « Voilà mon élève, dans peu il surpassera son maître. » N'était-ce pas me dire : dans peu il sera ton époux ?... Il n'est plus ! Je jure de remplir le devoir sacré que m'imposent à la fois l'amour et la nature.

ZERBINE, *riant.*

Oh ! le beau serment !

FIORINA, *impatientée.*

Encore ?

ZERBINE.

Je l'avais fait comme vous ce serment : j'ai pleuré près de deux mois un vieux mari que j'aimais assez. J'avais juré de ne jamais me remarier ; mais tenir ce serment ! Oh ! c'est une folie !

FIORINA.

Zerbine ! tu es insupportable. (*Elle va pour sortir.*)

ZERBINE.

Vous sortez ?

FIORINA.

Oui : je crains que mon tuteur ne revienne ; je vais dans mon appartememt...

ZERBINE.

Pleurer ? je ne le souffrirai pas, et je veux...

FIORINA.

Laisse-moi. Dans l'état où je suis, je crains moins son amour que ta gaîté ; ne me suis pas ; demeure ! (*Elle entre chez elle.*)

SCENE III.

ZERBINE, *seule.*

Oh ! mon dieu ! mon dieu ! quelle femme ! Toujours pleurer ! Me voilà seule ; si j'allais sur la terrasse... Depuis quelques jours je vois un jeune homme roder à la brune autour de ce jardin. Dès qu'il m'apperçoit, ses yeux se fixent sur moi ; il voudrait me parler ; il n'ôse ; . . . il m'aime, j'en suis

sûre... je ne le connais pas. Je voudrais bien savoir son nom pourtant... il m'intéresse... Je ne l'aime pas encore... oh ! non, non ; ... mais quand il me regarde, j'éprouve... là... une certaine... satisfaction... qui... me... qui... me... oh ! il faut en convenir, une femme est toujours bien aise de se voir remarquée par un joli garçon... Ce matin il a été un peu plus hardi ; il s'est approché de la terrasse davantage... il m'a saluée avec un air très-gracieux ; ... moi, tout de suite... (*saluant.*) je lui ai rendu... sa révérence... il allait me parler, il allait me faire sa déclaration ; quand ce jaloux, ce poltron de Pasquino, qui voudrait m'épouser, est arrivé tout-à-coup et l'a forcé de prendre la fuite... Heureusement il n'a pu voir sa figure... Il reviendra !... (*allant pour sortir.*) Allons sur la... me trompé-je ?... eh ! non :... je le reconnais... c'est lui !... c'est lui-même... Pasquino me l'amène !... se faire conduire ici par lui ? quelle adresse ! comme il m'aime, ce garçon là ! (*le voyant entrer.*) Il n'a plus son manteau...

SCENE IV.

MICHEL-ANGE, *en broyeur*, ZERBINE, PASQUINO.

PASQUINO, *brusquement.*

Entre !... avance donc !... que crains-tu ?... j'ai ordre de t'installer. Comment t'appelles-tu ?

MICHEL-ANGE.

Fabio.

ZERBINE, *à part.*

Fabio ? le joli nom !

PASQUINO.

Voici ta place. (*il lui montre la table à poncer.*) Tu trouveras-là tout ce qu'il te faut. Voici la pierre ponce et les fonds de tableaux à polir ; voilà l'huile ; voici la boîte à couleurs ; voilà le rouge, le bleu, le vermillon et les ocres. Connaîtras-tu bien tout cela ?

MICHEL-ANGE.

Oui, oui ; soyez tranquille.

PASQUINO.

Ne vas pas te tromper; ne vas pas me faire quelque gaucherie.

MICHEL-ANGE.

C'est bon; ne craignez rien.

PASQUINO.

Nous sommes tous peintres ici; tu ne manqueras pas d'ouvrage dans cette maison.

MICHEL-ANGE.

Tant mieux! j'ai de la force et du courage.

PASQUINO, *lui donnant la palette non chargée.*

D'après ce qu'on m'a dit, tu es en état de charger une palette; voici celle du seigneur Scopa . . . sauras-tu bien préparer tout ça? as-tu besoin que je te conseille?

MICHEL-ANGE.

Non : . . . je vous remercie.

ZERBINE, *regardant Michel-Ange.*

Il est très-bien, ce garçon-là!

PASQUINO.

Paix, mademoiselle! paix! vous savez que le seigneur Scopa m'a donné sur vous un pouvoir absolu; si vous voulez que je vous épouse, obéissez-moi d'avance et taisez-vous.

ZERBINE.

C'est bon, monsieur! c'est bon. (*bas.*) L'imbécile!

PASQUINO.

A la bonne heure! (*à Michel-Ange.*) Et toi, songe bien que tu me doit respect, soumission, obéissance; c'est moi qui représente ici le seigneur Scopa.

MICHEL-ANGE.

Soyez sûr que j'aurai pour vous le même respect que pour lui.

PASQUINO.

Sur-tout, sois sage, docile, si tu veux plaire à ton maître, à moi.

ZERBINE.

Il plaira à toute la maison, j'en suis sûre.

PASQUINO, *à Zerbine.*

Paix, vous dis-je? (*à Michel-Ange*) As-tu entendu parler des chefs-d'œuvres du seigneur Scopa?

MICHEL-ANGE.

Du seigneur Scopa ?... non.

ZERBINE.

C'est singulier !... et de sa fameuse élève ?

PASQUINO.

Encore ?

MICHEL-ANGE.

Vous la nommez ?

ZERBINE.

Fiorina, fille de Pérugin; elle aura autant de talent que son père.

PASQUINO.

Allons... assez.

ZERBINE.

L'avez-vous connu, son père ?

MICHEL-ANGE.

Beaucoup... j'ai travaillé long-tems chez un peintre de ses amis.

ZERBINE.

Chez un peintre de ses... Il m'intéresse beaucoup, ce jeune homme.

PASQUINO.

C'est-à-dire, il me plaît.

ZERBINE, *d'un ton sec.*

Je n'ai point dit ça, monsieur !

PASQUINO, *brusquement.*

Vous le pensez... vous le pensez; vous êtes une coquette, mademoiselle Zerbine ! j'ai encore sur le cœur votre aventure de ce matin.

ZERBINE.

Mon aventure ?

PASQUINO.

Oui, votre aventure... Quel était ce jeune homme? que vous a-t-il dit ?

ZERBINE.

Rien.

PASQUINO, *avec colère.*

Il vous a parlé, il vous a parlé.

ZERBINE, *souriant à Michel-Ange,*

Non; mais il me parlera, j'espère.

PASQUINO.

Qu'il y revienne ; comme je le recevrai !

MICHEL-ANGE, *à part.*

Que veut-elle dire ! comme elle me regarde !

PASQUINO.

Toi, fais ensorte de bien polir ces fonds de tableaux. Le seigneur Scopa va rentrer ; quand il n'est pas content, c'est un homme terrible, je t'en avertis. (*il va pour sortir.*)

MICHEL-ANGE.

Je ferai mon possible pour le satisfaire.

(*on sonne chez Fiorina.*)

PASQUINO, *à Zerbine qui ne bouge pas.*

Vous restez là ? vous n'entendez pas que mademoiselle sonne ? allez donc !

ZERBINE, *sortant en regardant Michel-Ange.*

On y va, monsieur ! on y va !... (*en entrant chez sa maîtresse.*) A-t-on d'idée ? (*elle fait la révérence à Michel-Ange et entre chez Fiorina, Pasquino sort par la porte de la rue.*) (*Pasquino en se retournant pour sortir, se trouve devant le diable et recule effrayé.*)

SCENE IV.

MICHEL-ANGE, *seul.*

Mon stratagême a réussi ; enfin je vais savoir ce que je dois craindre où espérer... Depuis deux ans absent, depuis six mois privé des nouvelles de Fiorina. Je pars de Madrid ; j'arrive en secret à Florence ; je débarque chez mon ami Vivaldi. Il m'apprend que Scopa, devenu mon rival, me fait passer pour mort ; que Fiorina est sur le point de l'épouser ; que je n'ai pas un instant à perdre ;... heureusement Scopa a besoin d'un broyeur ; l'adroit Vivaldi me déguise, me propose ; mon rival m'accepte et me fournit lui-même les moyens de me venger de sa ruse.

Glorifie-toi, Michel-Ange ! te voilà garçon d'attelier chez Scopa !.. . C'est un homme terrible, dit-on ? tant mieux !... Comment ceci finira-t-il ? je n'en sais rien ; Fiorina est ici ; je vais la voir, cela me suffit.

Et Zerbine ? était-ce bien à moi que s'adressaient ses tendres regards dont Pasquino était si jaloux? Se serait-elle imaginée que c'est pour elle que, depuis quelques jours, je fais l'amour en perspective ? oh ! comme sa méprise servirait mes projets ! (*parcourant l'attelier.*)

Seigneur Scopa ! enfin me voilà dans votre attelier. Je puis y contempler les ouvrages de Pérugin confondus avec les vôtres. Quel bizarre assemblage ! (*riant.*) Voyons donc vos chefs-d'œuvres. (*Il prend et examine quelques tableaux, et prenant celui de Fiorina qui est renversé.*)

Quel est ce portrait !... serait-ce Fiorina ? — Oh ! le misérable ! Et je souffrirais qu'un barbare défigurât ainsi ce que j'adore !... Non, non !

(*Il prend la palette et les pinceaux de Scopa et peint.*)

RÉCITATIF.

Personne ne me voit ; commençons.—M'y voilà !
Corrigeons cet ouvrage. —
C'est bien ! — fort bien ! — courage ! —
Amour ! retrace moi les traits de Fiorina. —
Offre à mes yeux sa douce image
Que ta main grava dans mon cœur.

AIR.

Talent divin ! feu créateur !
C'est toi qui nourris l'espérance,
C'est toi qui soutiens la constance.
Talent divin ! art enchanteur !
Tu rapproches la distance,
Tu consoles de l'absence,
En retraçant à l'œil surpris
L'objet dont le cœur est épris ;
Tu rends la vie
A la beauté,
Au grand courage, au vrai génie,
Tu donnes l'immortalité.

(*contemplant le portrait.*)

Oui, je la vois ; oui, c'est bien elle ;
Aisément j'ai fait ce tableau.
L'amour, en guidant mon pinceau,
A pris dans mon cœur le modèle.

(*Dès qu'il a fini de chanter, il remet le portrait où il l'a pris et pose les pinceaux.*)

Remettons vîte ce portrait à sa place.

SCENE V.

MICHEL-ANGE, ZERBINE.

MICHEL-ANGE.

Si le hazard pouvait amener ici celle que j'aime.

ZERBINE, *sortant doucement de chez Fiorina.*

Celle qu'il aime ?... comme c'est aimable !

MICHEL-ANGE.

Si je pouvais la voir un seul instant !

ZERBINE.

Un seul instant ?... C'est charmant ! (*haut.*) Ah !

MICHEL-ANGE, *la voyant.*

Mademoiselle ! vous m'écoutiez.

ZERBINE.

Il est vrai.

MICHEL-ANGE.

Vous m'avez entendu ?

ZERBINE.

Très-distinctement.

MICHEL-ANGE, *à part.*

Adieu ma ruse !

ZERBINE, *de même.*

Faisons-le s'expliquer. (*haut.*) Votre figure ne m'est pas inconnue.

MICHEL-ANGE, *bas.*

Elle me reconnaît !

ZERBINE.

Il me semble que je vous ai déjà vu...

MICHEL-ANGE.

Cela se peut, mademoiselle !

ZERBINE.

Je crois que ce matin, pendant que je prenais l'air sur la terrasse, vous avez passé dans la rue . . .

MICHEL-ANGE.

Vous m'avez remarqué ?

ZERBINE.

Oui : j'ai cru vous entrevoir . . . vous fixiez notre maison avec une . . . attention . . .

MICHEL-ANGE.

Vous ne doutez pas du plaisir que j'avais à vous voir.

ZERBINE.

Point de compliment . . . allez je suis clair-voyante, je devine pourquoi vous êtes ici.

MICHEL-ANGE, *à part.*

Je suis découvert ! (*haut.*) Mademoiselle ! . . . je . . .

ZERBINE, *de même.*

Il est déconcerté. Comme il est timide ! (*haut.*) Tremblez que le seigneur Scopa ne vous soupçonne . . .

MICHEL-ANGE, *bas.*

Le seigneur Scopa ? . . . Puisque vous savez tout ; ah ! ma chère Zerbine ! ne me trahissez pas.

ZERBINE, *bas.*

Ma chère Zerbine ! (*haut.*) Allons, allons ! ne craignez rien ; je suis bonne et lorsque je serai persuadée de la pureté de vos sentimens . . .

MICHEL-ANGE.

Ah ! pouvez-vous douter . . .

ZERBINE.

Ah ! Fabio ! Fabio ! je sens trop que mon cœur . . .

MICHEL-ANGE.

Votre cœur ?

ZERBINE.

Prenez bien garde que le jaloux Pasquino qui m'adore, ne s'apperçoive de notre intelligence !

MICHEL-ANGE, *à part.*

De notre intelligence ? elle ne sait rien ! (*haut.*) Mademoiselle ! pardonnez-moi la démarche que l'amour . . . mon cœur . . . vous ne devez pas craindre . . . (*à part.*) Je ne sais plus ce que je dis.

DUO.

ZERBINE, *d'un côté.*

Son embarras me plaît, m'enchante,
Il n'ose encore m'ouvrir son cœur.

MICHEL-ANGE, *de l'autre.*

Méprise heureuse ! elle est charmante !
Ah ! profitons de son erreur.

(*haut.*) Oui, celle que j'adore
Est ici près de moi.

ZERBINE, *en elle-même.*

C'est moi ! c'est moi ! c'est moi !

MICHEL-ANGE, *de même.*

Son erreur dure encore.

ZERBINE.

Je lui plais ! je le voi...

MICHEL-ANGE, *à part.*

Adroitement il faut que je m'éclaire...

ZERBINE, *de même.*

Il réfléchit ; l'aveu viendra, j'espère.

MICHEL-ANGE, *à Zerbine.*

Me voilà donc de la maison....

ZERBINE.

Oui, vous voilà de la maison.

MICHEL-ANGE.

A tous ici je voudrais plaire.
Dépeignez-moi leur caractère.

ZERBINE.

A tous ici vous voulez plaire :
J'entends... voici leur caractère...

MICHEL-ANGE.

D'abord Scopa ?

ZERBINE.

Jaloux mais bon,
Généreux, mais bourru, colère,

MICHEL-ANGE.

Et Pasquino ?

ZERBINE.

Lui ? c'est un ours.

MICHEL-ANGE.

Et Zerbine ?

ZERBINE.

Moi ? je ris sans cesse.

MICHEL-ANGE.

Votre jeune maîtresse ?

ZERBINE.

Elle pleure toujours.

MICHEL-ANGE.

Qui ?

ZERBINE, *en riant.*

Son amant...

MICHEL-ANGE, *prêt à se trahir.*

(se reprenant.)

Son a ?.. que vous êtes aimable.

ZERBINE.

Vraiment!

MICHEL-ANGE.

Vous êtes adorable. (*il va pour l'embrasser.*)

ZERBINE.

Finissez donc!

MICHEL-ANGE.

Il faut que je vous embrasse.

ZERBINE.

Finissez, de grace!

MICHEL-ANGE, *l'embrassant malgré elle.*

Non, non, non, non!

ZERBINE.

Finissez donc.

ENSEMBLE.

MICHEL-ANGE, *d'un côté.*

Je suis aimé! bonheur suprême!
Je le sens, je vais me trahir.

ZERBINE, *de l'autre.*

Je suis aimée! ô trouble extrême!
Ah! quel moment! ah! quel plaisir!

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, SCOPA, PASQUINO.

SCOPA, *à la porte de la rue, appellant.*

Pasquino!

ZERBINE.

Le seigneur Scopa? je me sauve. Tremblez de vous découvrir.

MICHEL-ANGE.

Je n'ai garde. (*Zerbine entre vivement chez Fiorina, Michel-Ange charge la palette.*)

SCOPA, *en entrant.*

Pasquino! . . . arriveras-tu?

PASQUINO, *entrant lentement par le jardin.*

J'accours.

SCOPA.

As-tu exécuté mes ordres?

PASQUINO.

Oui, maître! . . . d'abord votre homme est installé.

SCOPA, *à Michel-Ange.*

Bon! . . . Vivaldi, t'a donné sans doute une lettre de recommandation?

MICHEL-ANGE.

Oui, seigneur ! la voici.

SCOPA, *la prenant.*

Voyons ! (*il lit haut, mais loin de Michel-Ange.*) « Je » vous recommande le jeune Fabio ... il a reçu une sorte » d'éducation ; il a même quelques connaissances en peinture. (*riant.*) En peinture ! oh ! bien oui ! ... (*à Pasquino.*) Mes pinceaux ?

PASQUINO, *lui présentant un paquet de pinceaux neufs et qu'il vient d'acheter.*

Les voilà !

SCOPA.

Et Léonard ? l'as-tu trouvé ? lui as-tu dit que je l'attendais pour le consulter ?

PASQUINO.

Oui, maître !

SCOPA.

Viendra-t-il ?

PASQUINO.

Oui, maître !

SCOPA.

Tout-à-l'heure ?

PASQUINO.

Demain.

SCOPA.

Demain, butor ! il sera bien tems. Je finis mon tableau aujourd'hui.

PASQUINO.

Pas possible ! il y a plus de six mois que vous dites la même chose.

SCOPA.

Tais-toi, imbécile !

PASQUINO, *allant pour sortir.*

Oui, maître ! (*s'arrêtant devant la statue du diable.*) Oh ! la maudite figure !

SCOPA, *le rappellant.*

Pasquino !

PASQUINO, *à part.*

Encore quelques commissions. (*haut.*) Où faut-il que j'aille ?

SCOPA.

Chez la baronne.

PASQUINO.

Elle demeure si loin ! et je suis si las !

SCOPA.

Paresseux !. . . cours chez elle et porte lui son portrait.

PASQUINO.

Son portrait ? (*à part.*) Elle l'a déjà refusé.

SCOPA, *brusquement.*

Que dis-tu ? . . . Reviens promptement.

PASQUINO.

Oui, maître ! (*en sortant.*) Je me vois revenir avec le portrait. (*il emporte le prtra t de la baronne et sort.*)

SCENE VII.

MICHEL-ANGE, SCOPA.

SCOPA, *allant au grand tableau.*

Je saurai bien me passer des conseils de Léonard. Quelle gloire pour moi d'achever ce que Pérugin à commencé ! mon brave ami ! quand la mort le surprit, il venait de finir cette esquisse. C'est moi qui ai fait tout le reste.

MICHEL-ANGE, *à part.*

On le voit bien.

SCOPA, *avec emphase.*

Quel coloris ! quelle fraîcheur ! quelle harmonie dans l'ensemble ! j'en suis moi-même stupéfait.

MICHEL-ANGE, *à part.*

Sa manie me divertit.

SCOPA, *allant à Michel-Ange.*

Ma palette ?

MICHEL-ANGE.

La voici, seigneur !

SCOPA, *prenant sa palette, et regardant comment elle est chargée.*)

(*avec mépris.*) Pas mal. . . Vivaldi prétend que tu es un bon ouvrier ?

MICHEL-ANGE.

Il a biende la bonté.

SCOPA, *examinant les pinceaux que Pasquino lui a apportés.*

Ces pinceaux sont détestables.

MICHEL-ANGE, *à part.*

Pauvre Pérugin ! en quelles mains es-tu tombé ?

SCOPA.

Y a-t-il long-tems que tu exerces ton état ?

MICHEL-ANGE.

Depuis mon enfance, seigneur !

SCOPA, *chargeant sa palette.*

Vivaldi prétend que, malgré que tu n'aies jamais manié le pinceau, tu as acquis, dans l'art de la peinture, quelques connaissances.

MICHEL-ANGE.

Le peu que je sais, je le dois à l'habitude de voir travailler les grands peintres . . . tels que vous.

SCOPA, *avec orgueil.*

Tels que moi ? . . . quels sont ceux qui me sont comparables ?

MICHEL-ANGE.

Aucun, seigneur !

SCOPA.

Je le crois sans peine ; qui cite-t-on ? mon ami Pérugin ? du talent, sans doute ; mais j'espère le surpasser dans peu.

MICHEL-ANGE, *bas.*

Il est modeste.

SCOPA.

Léonard ! dur, sans génie.

MICHEL-ANGE, *bas.*

Quelle injustice !

SCOPA.

Michel-Ange ? réputation usurpée... Raphaël ? un enfant qui promettait et qui déjà ne tient point parole.

MICHEL-ANGE, *bas, avec indignation.*

Quel blasphême !

SCOPA, *allant à son grand tableau.*

Sans vanité, je vaux mieux que tous ces gens-là.

MICHEL-ANGE, *bas.*

Le sot !...

SCOPA, *en extase devant son tableau.*

Quelle vérité ! (*il s'admire.*) Un jour, en exposant cet ouvrage, je forcerai l'envie à se taire, et je me flatte que la postérité me vengera de l'injustice de mes contemporains.

MICHEL-ANGE, *bas.*

Vengeons-nous de son orgueil ! . . .

(*Fiorina, dans sa chambre, fait entendre un prélude de harpe.*)

SCOPA.

~~C'est encore mon rival qu'elle va chanter~~ !

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, FIORINA, *dans sa chambre*

FIORINA.

ROMANCE.

En me jurant d'être fidèle,
Mon bien aimé m'abandonna;
Il n'est donc plus ! ô mort cruelle !
Plus de bonheur pour Fiorina...
Toujours présent à ma pensée...
Par son image caressée...
Je trouve un charme à ma douleur.
Ah !... ah !... pour moi plus de bonheur !

SCOPA.

La pauvre enfant ! quelle douleur !

ZERBINE, *en entrant.*

Ah ! quel chagrin ! quelle douleur !

(*Elle gêne beaucoup Michel-Ange qui n'ose plus paraître s'occuper de la douleur de Fiorina.*)

MICHEL-ANGE, *à part.*

Je vais la voir ! ah ! quel bonheur !

FIORINA.

Cruel chagrin ! peine éternelle !
Pour Fiorina plus de bonheur !

SCOPA.

~~Toujours sa romance espagnole~~ !

(*Michel-Ange rit à part.*)

ZERBINE.

C'est singulier ; depuis que le seigneur Michel-Ange est

parti pour l'Espagne, mademoiselle n'aime que ce qui vient de ce pays-là.

SCOPA.

Oh ! bien, oui ? Michel-Ange ?... un fou ? un libertin ? je sais sur son compte mille traits qui prouvent qu'il ne l'aimait pas du tout.

ZERBINE, *devidant.*

Mais, êtes-vous bien sûr qu'il soit mort ?

SCOPA, *peignant.*

Tu en doutes ?

ZERBINE.

Non pas moi, mais mademoiselle ; les malheureux espèrent toujours.

SCOPA.

Vain espoir ! elle l'oubliera ; j'attends tout de mes bienfaits ; j'espère qu'elle ne me réduira point à employer contre elle toute mon autorité...

ZERBINE, *haut.*

Oh ! sans doute . . . (*bas.*) mais . . .

MICHEL-ANGE, *à part.*

Son autorité ? ah ! si elle pouvait venir ! pendant que Scopa est occupé à peindre ; si je pouvais l'instruire de ma ruse !

SCOPA.

~~Sa maudite romance a glacé mon génie~~. . . Je n'ose attaquer cette tête ; elle me paraît aujourd'hui d'une difficulté !

ZERBINE, *quittant son devidoir et regardant Scopa qui peint.*

Comment, seigneur ! vous êtes encore embarrassé ? . . . depuis le tems que vous y êtes, ça devrait être fini pourtant.

SCOPA, *brusquement.*

Que fais-tu là ? Laisse-moi . . . va tenir compagnie à ta maîtresse. Tâche de la distraire. Parle lui de moi.

ZERBINE.

De vous ? je lui en parle toujours . . . mais, seigneur ! . . . la distraire ? c'est impossible.

SCOPA, *montrant la table à dessiner.*

Porte-lui ce dessin qu'elle a commencé, et engage-la à le finir.

ZERBINE.

Je vais le lui porter. Prenons mon ouvrage ; je travaillerai

avec elle. (*Pendant ce tems, Michel-Ange court au dessin, écrit au crayon quelques mots à Fiorina et se remet vivement à sa place sans être vu.*) Dessiner ! . . . quand ses yeux sont pleins de larmes ! . . . ça n'est guère divertissant ! . . .

SCOPA, *brusquement.*

Eh bien ? que fais-tu là ? . . . va donc !

ZERBINE, *emportant son devidoir.*

Voilà que j'y vais; ne vous fâchez pas. (*prenant le dessin avec mépris, sans le regarder.*) Le joli dessin ! . . . la belle consolation ! (*Elle entre chez Fiorina en fixant et saluant Michel-Ange.*)

SCENE X.

MICHEL-ANGE, SCOPA.

MICHEL-ANGE, *à part.*

(*Dès que Zerbine est entrée.*) A merveille ! elle va savoir que je suis ici déguisé. (*haut.*) Là, là, là. (*Il fredonne sa barcarole, en ponçant un fond de tableau.*)

SCOPA, *peignant.*

Tu chantes ?

MICHEL-ANGE.

Toujours en travaillant; c'est mon habitude.

SCOPA.

Je ne suis pas ennemi de la gaîté. Chante.

MICHEL-ANGE.

BARCAROLE.

Premier couplet.

A Venise, jeune fillette
Aimait jadis un gondolier;
Son argus qui la guette,
Est sans cesse à l'épier...
Pour être plus sûr de sa belle,
Il l'enferme dans son réduit.
Malgré verroux et sentinelle,
L'amour par tout entre sans bruit.

SCOPA.

C'est une barcarole que tu nous chantes-là ?

MICHEL-ANGE.

Oui, seigneur ! (*regardant au travers de la porte à vitre.*) Elle ne vient pas !

Deuxième couplet.

Le gondolier sur sa nacelle,
Las de redire sa chanson,
Desirant voir sa belle,
Se glisse dans sa maison.

(*La porte de la chambre s'ouvre.*)

Il est heureux près d'elle.

(*Fiorina paraît sur sa porte*)

Il la voit !... l'amour le conduit.

(*Fiorina court dans les bras de Michel-Ange. Ils s'embrassent.*)

SCOPA, *répétant.*

« L'amour le conduit. »

(*Fiorina effrayée, gagne le fond de la scène.*)

MICHEL-ANGE, *repreuant son refrein et gagnant l'avant-scène.*

Malgré verroux et sentinelle,
L'amour partout entre sans bruit.

(*Jeu muet de Fiorina au fond.*)

SCOPA.

Elle est fort jolie ta chanson.

MICHEL-ANGE.

Je suis enchanté qu'elle vous plaise.

SCOPA, *quittant vivement ses pinceaux et sa palette.*

(*Avec crainte.*) A propos ! Vivaldi m'a prévenu que Fabio arrivait d'Espagne. S'il y avait vu mon rival ! assurons-nous de cela. (*à Michel-Ange.*) Approche, mon ami !... Dis-moi, as-tu connu Michel-Ange, en Espagne ?

MICHEL-ANGE.

Beaucoup, seigneur !

SCOPA.

On fait courir ici le bruit de sa mort. (*Fiorina écoute attentivement.*)

MICHEL-ANGE.

Il n'est que trop vrai, seigneur !

SCOPA, *à part.*

L'aurais-je deviné ?

(*Ici Zerbine entre et va pour écouter, Fiorina lui fait*

signe de ne pas faire de bruit.) Pasquino entre un instant après par le fond.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, FIORINA, ZERBINE, PASQUINO.

PASQUINO, *en entrant et rapportant le portrait de la baronne.*

Je l'avais bien dit.

(*Il n'ose le montrer à Scopa, le renverse, le cache et s'approche pour écouter.*)

MICHEL-ANGE, *à Scopa.*

Je connais mieux que personne son aventure; vous voyez en moi le broyeur du peintre qui l'a tué.

SCOPA.

Un peintre a tué Michel-Ange?

MICHEL-ANGE.

Oui, seigneur! par jalousie.

PASQUINO et ZERBINE.

Par jalousie?

SCOPA, *en lui-même.*

Ce que c'est que le pressentiment!

FIORINA, *rit à part.*

(*Elle feint de pleurer devant Zerbine qui l'observe.*)

SCOPA.

(*Haut.*) (*Très vivement.*)

Parle! raconte-moi cela.

MICCEL-ANGE.

Avec plaisir.

ZERBINE, *accourant, à Scopa.*

Seigneur!

SCOPA, *à Zerbine.*

Que me veux-tu? (*Il suit Zerbine, qui le tire à l'écart.*

FIORINA, *bas à Michel-Ange.*

Qu'allez-vous faire?

MICHEL-ANGE, *bas à Fiorina.*

Un conte; affectez la douleur.

ZERBINE, *à Scopa.*

Y pensez-vous? est-ce que vous ne voyez pas mademoiselle qui vous écoute? elle se désole!

SCOPA, *courant à Fiorina.*

Ah ! pardon ! mon enfant ! je ne te voyais pas. Je te croyais dans ta chambre. Sèche tes pleurs ; (*à Michel-Ange.*) Laisse-là ton récit ; je ne veux plus rien savoir ; tais-toi.

FIORINA, *avec une douleur feinte.*

(*à Michel-Ange.*) Et moi, je vous prie de ne pas omettre une seule circonstance. Quoi que le bruit de la mort de Michel-Ange ait porté à mon cœur un coup bien sensible, ne craignez pas de m'affliger encore, par un récit trop fidèle ; n'oubliez aucun détail de ce fatal évènement ; je vous écouterai avec le plus vif intérêt. (*à Scopa*) Seigneur ! souffrez qu'il parle devant moi. Quand un malheureux nous a intéressé vivement, il est si doux de lui donner des larmes !

MICHEL-ANGE.

Madame ! . . . vous l'ordonnez ? . . .

FIORINA.

Je vous en prie.

MICHEL-ANGE.

J'obéis. (*il rêve.*)

SCOPA.

Ménage sa sensibilité.

MICHEL-ANGE.

Comptez sur moi, seigneur ! (*à Fiorina.*) Madame ! . . . vous savez que Michel-Ange était allé en Espagne, pour orner de ses tableaux le palais de Charles-Quint ?

PASQUINO.

De Charles-Quint ?

SCOPA.

Paix !

ZERBINE.

Tais-toi donc.

MICHEL-ANGE.

Le roi en fut si content, qu'il lui fit des présens magnifiques, et daigna lui-même le décorer de l'ordre des chevaliers d'Alcantara.

PASQUINO.

D'alcan . . . cantalara !

SCOPA.

Te tairas-tu !

ZERBINE.

Paix donc, nigaud !

MICHEL-ANGE.

Les succès de Michel-Ange, lui avaient attiré bien des ennemis ; mais il s'en consolait aisément... Il avait fait connaissance de la fille d'un peintre célèbre ; elle était charmante, elle possédait tous les talens... quoi qu'elle fût exactement surveillée ; il avait trouvé le moyen de la voir, de l'entretenir et de lui plaire.

FIORINA.

Michel-Ange, l'aimait-il ?

MICHEL-ANGE.

Il en perdait la tête.

PASQUINO.

Voilà !

ZERBINE.

Vousvoyez, mademoiselle !

SCOPA, *à Fiorina.*

Je te l'ai dit cent fois... tu ne voulais pas me croire... Voilà comme ils sont tous. (*à Michel-Ange.*) Continue.

MICHEL-ANGE.

Il soupirait après l'heureux jour où elle serait sa femme. Par malheur, il avait un rival terrible... c'était mon maître... Il apprend que Michel-Ange est préféré ; il entre dans une colère si grande, que, n'écoutant que sa jalousie, et ne trouvant pas d'autre moyen pour s'en défaire, il prit le parti de le tuer.

SCOPA et PASQUINO.

Il l'a tué !

ZERBINE, *à Fiorina.*

Oh ! les hommes !

FIORINA.

Que je suis malheureuse ! (*Elle rit sous cape.*)

QUINQUE.

FIORINA.

Mourir si jeune !

SCOPA.

A son aurore.

ZERBINE.

Ah ! quel dommage

MICHEL-ANGE.

Ah ! quel malheur !

SCOPA.

Elle succombe à sa douleur,
Au noir chagrin qui la dévore.

FIORINA.

Ah ! je succombe à ma douleur,
Au noir chagrin qui me dévore.
Il jurait de m'aimer toujours.

(*Ici Fiorina doit présenter tantôt un visage affligé à Scopa, tantôt un visage joyeux à Michel-Ange. Elle doit bien prendre garde que Zerbine ne surprenne son jeu muet avec Michel-Ange.*)

MICHEL-ANGE, *avec joie d'un côté*, LES AUTRES, *avec tristese, répètent.*

Toujours ?

FIORINA.

Sa flamme serait éternelle,

TOUS, *répètent.*

Eternelle !

MICHEL-ANGE et FIORINA, *ensemble.*

(gaiement.) Unique objet de mes amours
A jamais je te suis fidèle.

TOUS.

Destin barbare ! ô mort cruelle !

SCOPA.

Fiorina ! calme ta douleur.

MICHEL-ANGE.

Voyez votre consolateur.

FIORINA, *avec intention, se levant, à Michel-Ange.*

Oui : je vois mon consolateur.
L'espoir luit enfin dans mon ame.

SCOPA, *avec joie.*

Je serai ton consolateur.
Dès ce soir tu seras ma femme.

MICHEL-ANGE et FIORINA, *d'un côté.*

O doux moment ! ô l'heureux jour !
De plaisir mon ame est ravie.
Le tendre objet de mon amour
Fera le bonheur de ma vie.

PASQUINO, SCOPA, ZERBINE, *de l'autre côté.*

O doux moment ! ô l'heureux jour !

De plaisir {mon / votre} ame est ravie.

Elle répond a {mon / votre} amour !

Et {mon rival / Michel-Ange} elle l'oublie.

(*A la fin de ce quinque, Fiorina prend peu à peu l'air satisfait avec Scopa, qui est étonné d'un changement si heureux et dont il croit être la cause.* (*Ce jeu muet est indispensable.*)

SCOPA, *à Pasquino.*

J'ai peine à revenir de ma surprise.

PASQUINO, *de même.*

Moi de même !

SCOPA, *allant à Michel-Ange.*

Que ne te dois-je pas ?... Ton récit à produit sur elle un effet...

MICHEL-ANGE.

Tout naturel... malgré le bruit qui courait sur la mort de Michel-Ange, madame espérait peut-être encore le revoir ; maintenant, elle ne peut plus douter de la vérité.

SCOPA, *avec joie.*

Mon adorable !... Je n'ai encore rien fait pour toi. C'est à présent, que tu vas connaître l'excès de ma tendresse. Dispose de tout ce je possède ; demande, ordonne ; j'obeïs.

FIORINA.

Seigneur !... (*à part.*) Je ne sais que lui dire.

SCOPA.

A propos ! j'ai un joli présent à te faire. (*allant chercher le portrait de Fiorina corrigé par Michel-Ange.*) Le moment est favorable... (*Pour le lui présenter, il le pose sur le chevalet et reste derrière, où il reçoit avec délices les complimens que Fiorina adresse à Michel-Ange.*) Ma mignone ! tu ne refuseras point ce gage de ma tendre amitié ?

FIORINA.

Que vois-je ?

ZERBINE.

Comme c'est vous, mademoiselle !

PASQUINO.

Oh ! comme ça ressemble !

SCOPA.

Te voila bien étonnée ! Te reconnais-tu ?

FIORINA.

Ce portrait est de vous ?

SCOPA.

De qui donc !... Eh !... tu le trouves ?

FIORINA.

Très-bien ! il est digne du grand peintre qui en est l'auteur.

SCOPA.

Tu me flattes . . . c'est un miracle de l'amour.

FIORINA.

Et du génie. (*Elle regarde Michel-Ange.*)

SCOPA.

M'amour ! épargne-moi.

FIORINA.

Non : je suis forcée d'en convenir; mon père n'aurait pas mieux fait.

SCOPA, *se rengorgeant.*

Ton père ! oh ! c'est trop fort. (*il va pour regarder le portrait.*)

MICHEL-ANGE, *brusquement à Scopa.*

Il me semble qu'en le corrigeant encore . . .

SCOPA, *le repoussant.*

Que parles-tu de corriger ? apprends, maraud, que la critique n'est permise qu'aux vrais savans. (*Michel-Ange rit en s'éloignant.*)

PASQUINO, *avec menace à Michel-Ange.*

Attends : je vais te corriger. Tu ne le verras plus. (*il couvre le portrait et le met dans le fond.*)

SCOPA, *à Fiorina.*

Tu reçois ce présent de ma main ?

FIORINA.

Avec grand plaisir !

SCOPA.

Avec grand plaisir ? . . . Et l'auteur ?

FIORINA.

L'auteur ? . . . il m'est bien cher !

SCOPA.

Bien cher ? . . . Tu consentiras donc sans peine à l'épouser aujourd'hui ?

FIORINA.

Oui, seigneur ! sans peine.

SCOPA, *hors de lui.*

Tu m'enchantes !

MICHEL-ANGE, *à part.*

L'heureux quiproquo !

SCOPA, *avec mystère.*

Mon adorable ! écoute : nous ne doutons plus, moi de ton amour, toi de mon talent ; il est juste que je te révèle enfin un important secret.

FIORINA.

Quel est-il ?

SCOPA, *s'éloignant de Zerbine et s'approchant de Michel-Ange.*

Le voici !... apprends que par une clause expresse du testament de ton père, tu dois appartenir à celui que les peintres réunis de Florence auront jugé seul capable d'achever cet ange exterminateur.

MICHEL-ANGE, *à part, vivement.*

Ce sera moi !

FIORINA.

Cette entreprise hardie...

SCOPA.

Est un jeu pour l'auteur de ton portrait.

FIORINA.

Sans doute.

SCOPA, *avec joie, allant pour sortir.*

Je cours chez tous mes confrères. Je veux qu'ils viennent m'admirer ;... en entrant, ils vont s'écrier que celui qui a fait de tels ouvrages est seul digne de posséder la fille de Pérugin. (*à Pasquino.*) Mon manteau ?

PASQUINO.

Oui, maître !

FIORINA.

(*bas.*) Il va partir ! (*haut.*) Reviendrez-vous bientôt ?

SCOPA.

Tout à l'heure. Veux-tu venir inviter mes confrères ?

FIORINA, *embarrassée.*

Moi ? seigneur !...

MICHEL-ANGE, *en lui-même.*

Il va l'amener avec lui !

SCOPA, *à Michel-Ange.*

Plus de travail... je veux que le reste du jour soit consacré aux plaisirs... va-t-en.

PASQUINO, *le manteau ouvert aux deux mains.*

Bon !

FIORINA et ZERBINE, *à part.*

Il le renvoie !

MICHEL-ANGE, *à part.*

Et cet ange ! il faut que je l'achève aujourd'hui. (*bas à Zerbine.*) Il faut que je vous parle. (*Jeu muet de Michel-Ange et de Zerbine.*)

ZERBINE, *bas à Michel-Ange.*

Au jardin ; je vous suis !...

PASQUINO, *à part, les surprenant se faire des signes.*

Hein ! du mystère entre eux. (*haut.*) N'as-tu pas entendu ton maître qui t'a ordonné de partir ?

MICHEL-ANGE.

Comme ma journée n'était pas encore finie...

SCOPA.

N'importe ; retire-toi ; demain matin, de très-bonne heure, entends-tu ?

MICHEL-ANGE.

Oui, seigneur ! le plutôt que je pourrai.

(*Il va au fond, feint de sortir par la porte de la rue, et s'esquive par le jardin. Zerbine revient sur l'avant-scène ; pendant ce jeu de scène qui se passe au fond, Pasquino est occupé à mettre le manteau sur les épaules de son maître qui parle à Fiorina et ne voit rien.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, excepté MICHEL-ANGE.

SCOPA, *prenant Fiorina sous le bras.*

Allons d'abord chez Léonard.

FIORINA.

Seigneur !

SCOPA.

Tu me refuses ? voudrais-tu me donner à penser que tu n'es pas consolée ?

FIORINA.

Je le suis ;... mais ce dessin que vous m'avez envoyé ?... je serais flattée de pouvoir, à votre retour, le présenter achevé... à vos admirateurs.

SCOPA.

Soit : j'y consens, travaille . . . Adieu ! adieu !

FIORINA, *en entrant chez elle.*

Adieu !

SCOPA, *à Zerbine.*

Ne la quitte pas.

ZERBINE.

Oui, seigneur !

(*Dès que Fiorina est entrée chez elle, Zerbine feint de la suivre et se glisse dans le jardin.*)

SCENE XII.

SCOPA, PASQUINO.

SCOPA, *transporté de joie.*

(*appelant.*) Pasquino !

PASQUINO.

Plaît-il, maître !

SCOPA.

Reste dans mon attelier.

PASQUINO.

Tout seul ?

SCOPA.

Oui, certes. Si quelques peintres arrivaient avant moi, tu les prierais de m'attendre . . . entends-tu ! demeure là. Je te l'ordonne. (*en sortant.*) Enfin ellle est à moi.

PASQUINO.

Oui, maître !

(*Scopa sort par la porte de la rue.*)

SCENE XIII.

PASQUINO, *seul*, *contrefaisant Scopa et Fiorina.*

Enfin elle est à moi ! Adieu ! adieu ! elle en rafolle... elle l'épousera ! . . . Il y a là-dessous quelque chose d'extraordinaire, c'est sûr... Demeure-là... je te l'ordonne... Attendre ici tout seul ? et ce diable qui me regarde ? c'était bien la peine d'aller le déterrer dans le magasin où je n'entre jamais et de le placer dans cet attelier où je suis toujours Le beau meuble que voilà ! il est ici depuis hier, je ne puis le voir sans frémir ; quels yeux il me fait !... Si j'osais couvrir sa vilaine figure !... au moins je l'empêcherais de m'envisager comme ça... (*prenant l'essuie-pinceau.*) Allons ; ... du courage, Pasquino ! (*il le jette sur la tête du diable.*) Ah !... il ne me paraît plus si épouvantable... Je me rassure.. (*s'asseyant.*) Mon maître n'est pas prêt à revenir. . . Il va courir toute la ville ; . . . j'ai tant couru moi-même pour les commissions. (*baillant.*) Mes yeux se ferment malgré moi... (*s'endormant.*) Pourvu que je n'aille pas rêver encore . . . de . . . (*il dort*)

SCENE XIV.

MICHEL-ANGE, PASQUINO, *dormant.*

RÉCITATIF.

(*Accompagnement en sourdine.*)

MICHEL-ANGE, *en entrant.*

(*Appellant à demi voix.*)

Fiorina !... je ne vois personne !. .
Elle a suivi son tuteur ?... je m'étonne...

(*Voyant Pasquino.*)

Ciel ! Pasquino ?... maudit valet !

(*Pasquino ronfle.*)

Il dort ?... sans l'éveiller achevons mon projet

(*Il prend l'essuie-pincean qui couvre la tête du diable et essuie les pincoeaux de Scopa avant de peindre la tête de l'ange.*)

Dieu des arts ! je t'implore.—
Venge-moi d'un rival ; rends-moi ce que j'adore; —
Si je puis l'obtenir, quel triomphe pour moi !—
Tu me dois un prodige et je l'attends de toi.—
Quelle volupte pure ! —
Fiorina ! jamais la peinture
N'eut pour moi des attraits si doux.—
Je suis content... cette figure.
Grand Pérugin ! sera digne de vous.—
(*Cet marque — désigne les repos pour peindre.*)

PASQUINO, *rêvant très-haut.*

(*Mélodrame.*)

Heu !... qu'il est laid !

MICHEL-ANGE, *s'enfuyant.*

Il s'éveille ? (*en s'enfuyant, il renverse l'escabelle qui est à ses pieds.*

PASQUINO, *s'éveillant au bruit que fait l'escabelle en tombant.*

(*épouvanté et avec un cri.*)

Heim ! ! ! . . . personne ? . . . (*se levant en frémissant.*) Pourtant j'ai entendu par là . . . (*voyant le diable à découvert.*) Il a découvert sa figure ? qu'est-ce que ça signifie !... est-ce que ça serait possible ?

MICHEL-ANGE, *derrière le diable.*

(*grossissant sa voix.*)

Profane ! impie !...

DUO.

PASQUINO, *tremblant de tous ses membres.*

La statue a parlé, je croi !

MICHEL-ANGE.

Sors, malheureux !

PASQUINO.

Je meurs d'effroi.
Ah ! quelle voix épouvantable !

MICHEL-ANGE, *bas.*

La ruse est inpayable !
(*fort.*) Sortiras-tu ?

PASQUINO.

Je sortirai !

MICHEL-ANGE.

Te tairas-tu ?

PASQUINO.

Je me tairai !

MICHEL-ANGE.

(très-fort.) Sors !

PASQUINO, *tombant à deux genoux.*

J'obéis !... calmez votre colère.
Laissez moi faire ma prière.
(Les mains et les yeux au ciel.)
Ciel ! prends pitié de mon effroi ;
Sauve les jours d'un misérable.
Bon dieu ! délivrez-moi
De la fureur du diable.

MICHEL-ANGE, *bas.*

Vraiment la ruse est impayable.
(très-fort,) Profane ! impie !

PASQUINO.

Hélas !... pardon !

MICHEL-ANGE.

Ah ! le poltron ! ah ! le poltron !

(Pasquino sort en courant les mains jointes, le corps prosterné et sans oser regarder le diable.)

SCENE XV.

MICHEL-ANGE, *seul.*

Enfin le voilà parti... hâtons-nous...

(*se remettant aussi-tôt à peindre la tête de l'ange.*)

Scopa est loin de moi ; Zerbine est au jardin et Fiorina ne revient pas ?... son tuteur ne la ramènera qu'après avoir rassemblé tous les peintres... pourquoi l'a-t-elle suivi ? n'aurait-elle pas dû profiter de son absence pour me ménager un entretien ? . . . Profitons-en pour ménager une surprise à mon illustre rival. . . Digne émule de Léonard ! c'est devant lui que votre orgueil sera humilié. . . Vous n'avez pas crains de me tuer pour m'enlever ma maîtresse, trouvez bon que je ressuscite pour donner une leçon à mon maître.

Et Zerbine qui me croit au jardin ?... caché dans un bosquet, je la voyais roder autour de moi... je n'avais garde de me montrer à ses yeux... la bonne dupe ?...

ZERBINE, *au jardin, appelant.*

Fabio !... Fabio !...

MICHEL-ANGE.

La voici ! ne nous découvrons pas... (*il peint sans prendre garde à Zerbine.*)

SCENE XVI.

MICHEL-ANGE, ZERBINE.

ZERBINE, *entrant par le jardin.*

Où donc est-il allé ?... (*le voyant.*) enfin vous voilà !... depuis un heure je vous cherche partout... pour quoi avez-vous quitté le jardin ? vous allez m'expliquer... qu'avez-vous à me dire... que faites-vous ?

MICHEL-ANGE.

J'achève ce tableau.

ZERBINE.

C'est le chef-d'œuvre du seigneur Scopa ; vous allez le gâter !

MICHEL-ANGE.

Impossible !

ZERBINE.

Comment ? impossible ? allez-vous rester là jusqu'à demain ?... (*regardant la tête.*) oh ! bon dieu ! qu'est-ce que vous faites là ?... cette tête que le seigneur Scopa trouve si difficile !... est-ce que vous savez... que dira-t-il quand il va voir ça ?... partez ! partez !... il va rentrer.

MICHEL-ANGE, *posant les pinceaux.*

Tant-mieux !... c'est fini... arrivez, seigneur Scopa !...

ZERBINE.

Vous me faites trembler.

MICHEL-ANGE.

Allons ! rassure-toi, la petite !

ZERBINE.

Il me tutoie à présent ?... (*allant au grand tableau et l'examinant pendant la Ritournelle.*) Mais c'est que ça n'est pas mal... Vous savez donc peindre ?... Répondez, répondez...

MICHEL-ANGE, *chantant sans lui répondre.*

ARIETTE.

Premier couplet.

Jeunes amans qui, par amour,
Bravez écueils et naufrage,
Du courage
En voyage ;
Voguez, ramez nuit et jour.

ZERBINE, *voulant l'interrompre.*

(*Elle profite toujours des points d'orgue pour lui parler. Il chante toujours sans lui répondre.*)

Fabio !... écoutez-moi donc.

MICHEL-ANGE.

L'amour sur le rivage
Vous attend au retour.

ZERBINE.

L'amour !... le rivage !... voulez-vous bien ne pas chanter ? répondez-moi donc... et dites-moi...

MICHEL-ANGE, *l'interrompant.*

Deuxième couplet.

Vous qui cherchez par amour,
Au loin fortune volage.

ZERBINE.

Encore ?... finirez-vous ?

MICHEL-ANGE.

Du courage :
A l'ouvrage ;
Travaillez nuit et jour...

ZERBINE, *impatientée.*

Il est fou !... mais enfin... vous m'impatientez...

MICHEL-ANGE.

La peine du voyage
Est payée au retour.

ZERBINE, *après les deux couplets.*

Voulez-vous bien ne pas chanter si fort ? mademoiselle va vous entendre.

MICHEL-ANGE, *très-vivement.*

Elle est ici ?

ZERBINE.

Sans doute ; elle est dans sa chambre ; heureusement la porte est fermée !

MICHEL-ANGE.

Je vais l'ouvrir.

(*Il court à la porte de Fiorina.*)

ZERBINE.

Elle va vous voir !

MICHEL-ANGE, *frappant très-vivement à la porte.*

C'est ce que je desire... (*appellant.*) Fiorina ! Fiorina ! ma chère amie !

ZERBINE.

Sa chère amie ? qui donc êtes-vous ?

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, FIORINA.

FIORINA, *sortant et s'écriant.*
Michel-Ange !

MICHEL-ANGE.
Fiorina ! (*ils s'embrassent.*)

ZERBINE, *stupéfaite.*
C'est Michel-Ange ? oh ! comme je m'étais trompée.

RITOURNELLE DU FINAL.

FIORINA, *à Zérbine.*
Veille sur nous.

ZERBINE.
Comptez sur moi. (*elle va au fond.*)

MICHEL-ANGE, *à Fiorina.*
O doux moment !...

(*Il va pour lui parler encore ; il est interrompu par Zerbine qui accourt.*)

ZERBINE, *à Michel-Ange.*
J'entends du bruit. Fuyez !

FIORINA.
Je tremble !

ZERBINE.
C'est le seigneur Scopa.
Tous les peintres viennent ensemble.

MICHEL-ANGE.
Où me cacher ?

FIORINA.
Où ?

ZERBINE.
Là.
Séparez-vous !... dieux ! les voilà !

Michel-Ange court se cacher dans le cabinet à gauche.)

SCENE XVIII.

SCOPA, PASQUINO, FIORINA, ZERBINE, LÉONARD, CHŒUR DE PEINTRES.

FINAL.

SCOPA, *entraînant vivement Pasquino.*
Quel conte viens-tu nous faire ?
As-tu perdu la raison ?

PASQUINO.

Ecoutez donc ; écoutez donc.

TOUS.

Il a perdu la raison.

PASQUINO.

Je jure...

SCOPA.

Veux-tu bien te taire ?

PASQUINO.

Il m'a parlé...

SCOPA.

Qui donc ?

PASQUINO.

Lui-même ; il était-là.

TOUS.

Qui ?

PASQUINO.

Lui... je crois l'entendre encor.

TOUS.

Qui ?

PASQUINO, *montrant le diable.*

Le voilà !

Profane ! impie !

ZERBINE, *riant.*

Quelle folie !

TOUS, *riant aussi.*

Il a perdu la raison.

PASQUINO.

Non, non, non, non.

SCOPA, *aux peintres.*

Vivaldi ! Léonard !...

(il va prendre le portrait de Fiorina, le place sur le devant et le leur présente.)

Approchez, je vous prie,
Messieurs !... connaissez-vous
Ma pupille ?

LES PEINTRES.

Oui : nous la connaissons tous.

SCOPA, *mettant au milieu du théâtre le portrait de Fiorina qu'il découvre en le leur présentant.*

N'est elle pas très-ressemblante ?

LE CHŒUR.

La chose est surprenante.

FIORINA et ZERBINE, *riant.*

L'aventure est plaisante.

SCOPA.

Eh bien? pour admirer aussi,
Regardez l'ange que voici.
(Il montre le grand tableau sans le regarder.)

LÉONARD, *stupéfait.*

Cette tête est sublime!

LE CHŒUR.

Cette tête est sublime!

SCOPA, *à Fiorina.*

Léonard est fou, j'estime;
Il admire un premier trait.

LÉONARD, *contemplant la tête de l'ange.*

Quel art! quel goût! comme c'est fait!

SCOPA.

Y pensez-vous? c'est une esquisse.

LÉONARD.

Me prenez-vous pour un novice?

LE CHŒUR.

Jamais, jamais, pinceau
N'enfantera rien de si beau.

LÉONARD, *à Scopa.*

Regardez, regardez vous-même.

SCOPA, *voyant pour la première fois la tête de l'ange.*

Ciel!... ma surprise est extrême!...
(il s'éloigne stupéfait, ses regards se portent sur le portrait de Fiorina.)
Je doute de ce que je voi.
(regardant l'une et l'autre tête.)
Cette aventure est étrange.
(aux peintres.)
Messieurs! de bonne foi,
Quel peut être l'auteur...

LE CHŒUR

Ce n'est pas moi.

PASQUINO.

Ni moi.

(Scopa le repousse brusquement.)

LÉONARD.

Ce chef d'œuvre est de Michel-Ange.

SCOPA.

De Michel-Ange!... il est... mort...

SCENE XIX ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL-ANGE.

MICHEL-ANGE, *accourant.*

Il est devant vous

SCOPA.

Ciel!

LE CHŒUR.

Michel-Ange !... honneur au grand génie
Au plus grand peintre d'Italie.

SCOPA.

Je suis joué !... j'étouffe de courroux...

MICHEL-ANGE.

Seigneur !... seigneur! ah ! dans ma joie extrême,
Loin de braver votre courroux,
Aimé, soumis, à vos genoux,
Je viens réclamer ce que j'aime.

SCOPA, *en lui-même.*

Que résoudre ?

LE CHŒUR.

Il réfléchit!

FIORINA, MICHEL-ANGE, ZERBINE, *à Scopa.*

Cédez à {ma / sa} prière ;
Soyez toujours {mon / son} père.

SCOPA.

Il est aimé ; que dois-je faire ?
Dois-je céder à leur prière ?

LE CHŒUR.

Il s'attendrit !

SCOPA.

Fiorina ! tu me trompais.

FIORINA.

Vous me trompiez vous-même ;
En m'unissant à ce que j'aime,
Mettez le comble à vos bienfaits.
Rappellez-vous la volonté d'un père.

MICHEL-ANGE et ZERBINE.

Rappellez-vous la volonté d'un père.

SCOPA, *en lui-même.*

Je dois céder aux vœux d'un père.

TOUS.

Soyez toujours {mon / son} père.

SCOPA, *les unissant.*

Vous triomphez !... (*il reprend avec le chœur.*)
Honneur, honneur ! au grand génie,
Au plus grand peintre d'Italie.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Honneur, honneur ! au grand génie,
Au plus grand peintre d'Italie.

FIN.